

Anciennes coutumes de la paroisse d'Ecuvillens (Fribourg)

Autor(en): **Pittet, Denis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari**

Band (Jahr): **45 (1955)**

PDF erstellt am: **20.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1005630>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

III.

Fanfares ambulantes. Une agréable surprise de cette époque était l'apparition d'une fanfare ambulante allemande, formée de 10 à 12 musiciens. Pour nous autres gosses, c'étaient de grands artistes. En vérité, ils ne jouaient pas mal du tout. Ils donnaient des concerts dans les différents quartiers de la ville et dans les grands villages. On les accueillait toujours avec sympathie, car ils étaient corrects. Chaque musicien portait un costume simple de drap bleu foncé et un chapeau mou. L'un d'eux dirigeait, tout en jouant lui-même. Leur programme comportait des airs populaires, des morceaux de danses, et finalement un genre de musique symphonique, composée de trois courtes pièces avec l'adagio au milieu. Cette dernière musique produisait toujours une profonde impression sur tout le monde et nul gamin ne se serait permis de troubler l'audition. Aujourd'hui, nous avons les salles de concert et la Radio! Nos mamans nous permettaient de leur donner 5, 10 ou 20 centimes, selon les possibilités financières. On leur lançait depuis les fenêtres des pièces de monnaie enveloppées dans du papier de journal.

Comparaison. C'était l'époque où une grande miche de pain de 2 kilos coûtait 60 centimes, une demi livre de beurre autant, une bière 15 centimes et 1 litre de vin 60 centimes. L'argent avait encore de la valeur! Ces musiciens ambulants contribuaient à nous faire aimer la musique et surtout les mélodies populaires. Les chansons frivoles, celles que combattit plus tard avec tant de vigueur le cher abbé Bovet, étaient inconnues.

Anciennes coutumes de la paroisse d'Ecuvillens (Fribourg)

par *Denis Pittet*, Magnedens

Pour parler de ce qui se passait jadis dans une paroisse, dans une église, le mieux est certes de rester chez soi et, pour moi, de me remémorer les doux souvenirs d'enfance d'une vieille église, celle d'Ecuvillens, grande paroisse maintenant, scindée en deux, pour faciliter les exercices du culte.

Baptêmes

A Ecuvillens, la grande cloche au flanc de laquelle on peut lire le nom d'un vieux grenadier de Napoléon, le grenadier Chappuis, parrain de la cloche, sonnait pour le baptême d'un garçon. Elle a tinté, il y a plus de septante ans, pour celui qui écrit ces lignes. Quelques jours après, on baptisait une fille. Ce fut la seconde cloche qui tinta, celle qui est richement décorée et porte la dat de 1644. On sonnait *la chèkonda* pour les filles.

Quelques notes d'histoire

Elle est bien ancienne cette chère paroisse d'Ecuvillens. En 1138, l'année au début de laquelle le pieux Guillaume, seigneur de Glâne, fonda la

vénérable Abbaye d'Hauterive, les actes du monastère parlent déjà d'un cens annuel sur des terres que possédait l'église d'Escuvilens et de Petrus, prêtre du dit lieu. L'emplacement de la première église est inconnu. Des vestiges de la seconde ont été trouvés en 1912. A cette date, les travaux d'agrandissement de l'église construite au début du XIX^e siècle était en cours. En défonçant la nef de l'édifice, nous avons trouvé le soubassement d'une petite église à l'abside arrondi, probablement la seconde de la paroisse. Parler du joli chœur de l'édifice du XIX^e siècle, qui dépendait du monastère d'Hauterive, joli chœur malheureusement démoli, sortirait du sujet.

Ossuaire

Disons cependant que, adossé au chœur, il y avait *lou tserná* (patois de la plaine fribourgeoise, comme tous les vocables en patois qui suivront). C'était un ossuaire d'une construction toute spéciale. En le démolissant nous avons trouvé deux bénitiers creusés dans des blocs de grès. Ils devaient dater de la fin du X^e siècle. La belle habitude d'aller, en sortant de la messe, prier sur les tombes du cimetière entourant nos églises subsiste quasi partout. Il se peut que quelques fidèles ne trouvaient plus de tombes de leurs parents. J'ai souvenance d'avoir vu des paroissiens prier devant *lou tserná*. Ils pouvaient aussi prier pour le repos de l'âme des deux *bourbakis* morts à Hauterive pendant l'hiver de leur internement. La plaque de marbre noir rappelant leur souvenir était fixée au mur près *don tserná*.

Lè dzin-nè

Une particularité de l'ancienne église d'Ecuvillens était d'avoir *lè dzin-nè*. Après avoir passé sous une grande *galounâya* (auvent), on entrait à l'église en passant sous le clocher. Mais, entre le clocher et la nef, il y avait une porte à claire-voie. C'était la porte *din dzin-nè*. Je n'ai pas trouvé la signification de ce vocable¹.

Conseillers paroissiaux

Les conseillers paroissiaux remplissaient leurs fonctions avec plus de solennité que de nos jours. Aux grandes fêtes, président en tête, ils allaient, eux seuls, baiser les reliques à l'offertoire. A la Fête-Dieu, après avoir porté le dais à la procession du Saint Sacrement, ils allaient, chaque année, déguster un bon rôti à la pinte paroissiale. Le rôti était toujours bien arrosé de bon vin et les conseillers devaient être accompagnés de leur épouse. J'ai souvenance d'avoir remarqué, il y a plus de soixante ans, que le conseiller, représentant une petite commune faisant partie de la paroisse, était tout heureux d'avoir son épouse comme aide, pour rentrer à la maison, certain soir de Fête-Dieu. Aux principales cérémonies de l'église, chaque conseiller portait un beau manteau de drap noir au col galonné.

¹ A la Roche, *lè dzênè* signifie la table sainte (N. d. l. R.).

Rogations

Aux Rogations, le mercredi était un grand jour. C'était le jour du grand tour, il s'agissait de parcourir une notable partie du territoire paroissial. Les croix de St. Marc où l'on s'arrête pour prier et chanter étaient nombreuses. Devant toutes les maisons où la procession passait, comme encore de nos jours d'ailleurs, il y avait, sur une chaise, une assiettée de sel et un pot d'eau qui attendaient la bénédiction du prêtre. Quelques pièces de menue monnaie se trouvaient près de l'assiette. La coquetterie ne perdant jamais ses droits, une belle fleur égayait l'offrande. La procession passait aux Muèses. Le curé de la paroisse disait la messe dans la petite chapelle séculaire. Chapelle où les mamans en espérance viennent prier Notre Dame de l'Assomption. Les fidèles mangeaient des œufs cuits à la coque avant de repartir en direction de Grangeneuve. Au haut de la colline, le sentier croise l'ancienne voie romaine venant de Ste Apolline. De là, le passage était jadis le chemin de Fribourg pour les Pères d'Hauterive et les habitants de Grangeneuve. Après avoir traversé cette dernière agglomération, on arrivait à la Croix-Rouge des bons Cisterciens. C'était ensuite le retour à l'église paroissiale en passant à Posieux.

Pain béni

La distribution du pain béni, à la grand' messe, dans nos églises a malheureusement été supprimée au cours de la première guerre mondiale. Il est possible que certaines paroisses aient repris cette habitude séculaire. Le gros pain spécial était donné, chaque dimanche, alternativement par chaque ménage de la paroisse. Celui qui devait livrer le pain un tel dimanche recevait *lou gujignon* (croûton) de celui qui l'avait livré le dimanche précédent.

Dans certaines paroisses, à Ecuwillens par exemple, à la messe de minuit de Noël, une offrande de pain à bénir avait lieu à l'offertoire. Quelques mères de familles apportaient chacune un gros pain. C'étaient de beaux pains à la croûte brunie aux œufs. Ils étaient portés jusqu'à la table sainte, sur une *tyâye*. La *tyâye*, cette belle couverture brodée qu'on utilise aussi quand on porte les enfants à l'église pour le baptême. C'était une joie et un honneur pour ces bonnes mamans d'aller offrir ces beaux pains au prêtre.

Mariages

Les mariages, surtout quand il s'agissait de riches époux, étaient de vraies fêtes au village. Entre autres coutumes profanes, il y avait jadis *le barrage* du cortège nuptial, à la sortie de l'église, par les jeunes gens. On faisait un compliment aux nouveaux époux qui offraient quelques bons verres à la jeunesse. C'est alors que quelques vieilles filles jalouses entrevoyaient déjà quelques difficultés dans le nouveau ménage. L'une d'elles pouvait citer le vieux proverbe «*Intaonèrè pao lou bakon*» (elle n'entamera pas le lard).

Il paraît qu'à la porte du paradis il y a un quartier de lard. La première épouse qui entrera, sans avoir absolument jamais eu un regret d'avoir uni sa vie à celle d'un homme, pourra entamer le lard. On dit que le quartier est encore intact!

Lampe du sanctuaire

A Corpataux, une coutume avait existé pour trouver l'huile nécessaire à la lampe du sanctuaire d'une chapelle ouverte au culte en 1824. Le *mestral* du village surveillait attentivement l'observation de tous les articles d'un sévère règlement communal. La moindre dérogation était punie d'une amende d'un pot d'huile pour la lampe du sanctuaire. Une vieille femme avait rentré un peu de foin le jour de la St Jean. Elle fut condamnée à donner le pot d'huile.

Etat actuel des coutumes

Les vieux regrettent de nombreuses coutumes religieuses et profanes que la vie moderne et les progrès ont fait disparaître de nos agglomérations rurales. Pour ne citer qu'un cas, j'ai déjà parlé des beaux jours de mariage. Souvent (par économie quelquefois) tout est bien simplifié de nos jours. Maintes fois, la cérémonie religieuses a lieu un samedi et ailleurs qu'à l'église du village. Ce ne sont plus ces beaux lundis où tout était en fête. De nombreux paroissiens et invités assistaient à la messe de mariage qui était célébrée habituellement à l'église paroissiale de l'épouse. Le maître d'école y venait souvent avec ses élèves pour chanter quelques chants de circonstance. La veille, le mariage avait été solennellement annoncé du haut de la chaire par M. le curé. La formule est restée gravée dans nos mémoires. Ces annonces ont été supprimées, elles auraient pu subsister au village. Les cloches du mariage chantaient au beffroi de l'église. Fort heureusement, cette belle coutume de la fête villageoise est encore assez souvent respectée. Les progrès médicaux ont fait que le baptême des enfants a lieu bien souvent en ville, près des maternités. La petite fête familiale est en grande partie supprimée. La grande (ou la seconde) cloche du village n'aura pas tinté pour le nouveau-né. C'est encore une coutume qui disparaît.

Latin . . . de cuisine

Par *F.-X. Brodard*, Estavayer-le-Lac

J'ignore d'où vient l'expression «latin de cuisine» usitée pour désigner un latin dans le genre de celui que parlent les médecins de Molière. Mais je sais bien que les gens de chez nous – je parle de La Roche en Gruyère – racontent volontiers certaines histoires dont l'un des protagonistes est un curé à qui ils font parler un latin de leur crû, digne de la plus mauvaise